

INTRODUCTION

Lorsque Kissinger rend visite, en 1971, au Premier ministre chinois Zhou Enlai, ce dernier lui demande si la CIA est impliquée dans des actions subversives sur l'île de Taiwan.

Kissinger lui affirma qu'il surestimait « largement les capacités de la CIA ».

Zhou insiste : « Ils [les officiers de la CIA] sont devenus le sujet de discussion dont on parle à travers le monde. Quels que soient les événements, on pense qu'ils ont toujours quelque chose à y voir... »

« C'est exact, répond Kissinger. Cela les flatte, mais ils ne le méritent pas. »

Ce constat reste d'actualité. On voit la main de la « Central Intelligence Agency » partout. Dans tous les coups, surtout les plus tordus. On imagine ses dirigeants comme des personnes machiavéliques et incontrôlables manipulant les événements sur l'ensemble de la planète. CIA : l'un des acronymes les plus connus au monde fascine. On fantasme sur ces trois lettres qui dégagent une forte odeur de complot, et évoquent, à elles seules, l'influence des États-Unis aux quatre coins du globe.

Surnommée « la Compagnie » ou plus simplement « l'Agence » – comme s'il n'y en avait qu'une – la CIA cumule les superlatifs, les idées reçues, mais aussi les paradoxes. Situé sur la rive ouest de la rivière Potomac, dans les bois de Langley, en Virginie, sur une superficie de 80 000 mètres carrés, son quartier-général est protégé par une clôture électrifiée où patrouillent des hommes en armes et des bergers allemands. Mais, comble pour un service d'espionnage, ses activités sont épiées comme celles d'aucun autre dans le monde du renseignement. La CIA y occupe ainsi une place à part. Et ses directeurs évoluent dans un univers étonnant, à la fois très confidentiel et éminemment public. Alors que, dans d'autres pays, les chefs des services travaillent dans la plus grande discrétion et que leur identité est souvent gardée secrète, le directeur de la CIA est une figure notoire. Sa nomination fait l'objet de débats qui durent des semaines, voire plusieurs mois. Ils sont même retransmis sur les chaînes de télévision américaines. Les patrons de la CIA se donnent en interviews. Ils font le tour des talk-shows populaires. Un pied dans l'ombre, donc, mais un autre, en permanence sous le feu des projecteurs. Et souvent de la critique. Car le paradoxe le plus frappant est que si on imagine la CIA comme une organisation toute-puissante, aucune n'est autant critiquée.

Deux thèmes reviennent sans cesse. Son incompétence, tout d'abord : ses échecs sur le terrain et son incapacité à prévoir une longue série d'événements qui vont de l'explosion de la première bombe nucléaire soviétique, en 1949, jusqu'aux attentats du 11 Septembre, les armes irakiennes « introuvables » et la « Révolution du papyrus » en Égypte en janvier 2011.

Deuxième litanie : ses trop grands pouvoirs, ses dérives, ses abus. La CIA constituerait une menace pour la souve-

raineté des nations, pour les droits de la personne et même pour la démocratie américaine.

Certaines critiques sont amplement justifiées. Étayées par tout ce que la presse, les innombrables commissions d'enquêtes ainsi que les millions de documents d'archives déclassifiés ont peu à peu mis en évidence. La CIA a travaillé avec d'anciens nazis, des tortionnaires. Elle a participé à des expériences visant à manipuler l'esprit humain. Elle a « copiné » avec le crime organisé pour assassiner des chefs d'État. Elle a espionné des Américains en violation de sa charte, qui prévoit que ses activités se limitent strictement à l'étranger...

Tout cela est vrai. Mais bon nombre des accusations portées à l'encontre de la CIA relèvent aussi de pures spéculations – fantaisies et éternelles théories du complot que la CIA charrie sur son passage.

Depuis Harry Truman, tous les présidents ont dû faire face à des polémiques, des scandales retentissants liés à la CIA. Mais aucun n'a décidé de dissoudre ce poison politique. Même pour donner le change, et remplacer la CIA par une organisation similaire. Et même lorsque la réputation de l'Agence a atteint ses niveaux les plus bas, les enquêtes d'opinion montrent que les Américains restent très attachés à la CIA. On la déteste, on la craint ; on l'aime aussi quand même. Pour des raisons et à des occasions différentes, la Maison Blanche, le Congrès et le public américains ont violemment pris à partie la CIA. Mais, chacun à leur tour, à un moment ou à un autre, ils se sont aussi levés pour défendre cette agence pas comme les autres...

Toutes choses égales par ailleurs, la CIA fait partie du patrimoine des États-Unis, comme Hollywood, Disneyland et Bonnie & Clyde...

Qu'est-ce donc, au fond, que la CIA ? D'où lui vient ce statut si particulier ? Qui la contrôle ? À quoi sert-elle ? Quel rôle joue-t-elle dans la politique américaine ?

L'espionnage est peut-être le « deuxième plus vieux métier du monde », mais, contrairement à des pays comme la France ou la Grande-Bretagne, les États-Unis sont venus tardivement dans les affaires du renseignement. C'est une activité qui a longtemps révolté les Américains, son peuple comme ses dirigeants. Mais avec la création de la CIA, en septembre 1947, le virage a été aussi rapide que phénoménal. Il a conduit à la naissance de l'appareil de renseignement le plus important et le plus sophistiqué de l'Histoire, où la CIA a très vite occupé une place « centrale ».

Avec les autres agences américaines, elle se partage un gâteau estimé aujourd'hui à près de 80 milliards de dollars.

Son histoire est donc riche. Très. Aucun livre ne peut prétendre à l'exhaustivité. Aucun ne saurait couvrir tous les aspects, même les plus importants, des activités que la CIA a menées depuis soixante ans. Deux pièges guettent tout récit concernant la CIA – qu'il soit trop sombre ou trop héroïque. Celui-ci se concentre sur le rôle politique que la CIA a joué depuis ses origines les plus anciennes, car, parmi les multiples casquettes qu'elle a portées au cours des soixante dernières années, c'est bien ce trait qui la caractérise le mieux.

Les Américains en ont fait un objet « politique ».

Un instrument qui focalise l'attention et par lequel la politique se fait, s'argumente, et qui se défend, détermine, publiquement ou de façon secrète, le cours des événements.

Des appréhensions, des craintes, mais surtout des attentes considérables ont nourri les rapports entre les

présidents et la CIA. « Leur » CIA... Car l'Agence est au service de la Maison Blanche. Elle jouit d'une proximité avec le pouvoir qui a toujours suscité les craintes et la jalousie d'autres institutions, telles que le Pentagone ou le département d'État. Elle, n'est liée à aucun ministère. C'est une organisation civile, indépendante, qui ne dépend que du bon vouloir de la Maison Blanche.

La CIA est ce que les présidents ont bien voulu en faire. Et si les liens avec la Maison Blanche sont imbriqués aux affaires politiques et aux événements internationaux, c'est aussi une histoire d'hommes. Celle d'une relation entre un président et le chef de la CIA. Depuis 1947, une vingtaine de directeurs se sont succédé à ce poste. Très exposé, plein de pièges. Mais aussi « le meilleur à Washington », a un jour déclaré l'ancien président George H. W. Bush lorsqu'il était aux commandes de la CIA. Celle-ci verra défiler des personnes, des « gens honorables » comme ils se plaisent à se définir eux-mêmes, aux profils très divers : des militaires, des anciens espions, des juristes, un juge, un journaliste, un économiste, un professeur de chimie, des hommes d'affaires et des hommes de lettres.

C'est en interrogeant leurs relations avec la Maison Blanche que la nature de la CIA et de son rôle politique se révèle – plus, sans doute, que n'importe quel document classé « top secret ». Nous suivrons ce fil pour plonger dans l'histoire du plus célèbre et du plus étonnant service de renseignement.